

Le montage des attractions provoque le triomphe du mouvement et de la boucle, et de l'envol mais aussi cette crainte sourde dans l'accélération absolue attaquant la figure - aux deux sens - des enfants en jeu.

Le tournoiement / le tournage s'empare de tout plan - celui du pousse-pousse / une image après l'autre et simultanément, avant celui du patineur mêlé à la mouette par leur gestuelle apparentée. Or l'homme en image, multiplié dans des variations de l'échelle, en premier, deuxième ou nième plans, en split screen puis surimpression attaque le concept même de plan comme espace arrêté et référentiel d'autant qu'il se mêle aux arbres tout comme il avance sur le sol. Car il est signe parmi les signes et cela le passage de la rue du noir et blanc à la couleur le rappelle aussi et différemment. Comme l'œil regardé et regardeur, de la femme sans caméra mais... écho de cette caméra.

Et le constant battement rails / cordes d'un instrument ; bogues en branches / mailloche frappant la peau du tambour ramènent à ce statut de la forme composée, ici inséparablement de la musique. D'autres échanges fondent ce montage vertical.

La Notte, Arnold PASQUIER

Si l'on s'en tient à la ritournelle, de cette love song en italien, la lingua amorosa, on y entend les motifs du tourment amoureux ... « Se il giorno posso non pensarti / la notte maledico ti / et quanto infine spuna l'alba / c'e'solo il vuoto ontorno a me
Si le jour, je parviens à ne pas penser à toi, la nuit je te maudits, et quand enfin pointe l'aube, seul le vide m'entoure. »

Ce serait sans compter avec l'esprit malin de Arnold Pasquier qui fait chanter - ou presque - le spectateur, d'autant que les paroles en gros caractères s'imposent sur un déroulant horizontal, à la manière des karaokés sur des images bien moins consensuelles... en effet, d'abord sans reconnaître - Adamo l'interprète n'y conduit pas aussi systématiquement -, puis en soupçonnant le référent enfin de reconnaître : mais oui c'est du sexe et en érection, et en action qui se cache / révèle entre les lettres...

Et se lit que toute chanson douce d'amour est une manière cryptée de dire le désir et très précisément celui du corps érotique.



C'est de l'homme qu'il s'agit, Emmanuelle SARROUY

D'abord des piailllements inquiétants d'oiseaux s'adressent à notre mémoire cinéophile... Birds, birds, birds, les oiseaux hitchcockiens vengeurs contre l'homme, en coïncidence avec l'image d'un homme qui fuit et celle d'un poste à essence en flammes mais que devraient assagir les accords calmes et musicaux de cette vidéo et que portent ailleurs les variations colorées qui saturent le champ : rose, bleu, fuschia... Le retour du noir et blanc avec les mouettes envahissantes à tire d'ailes mais ralenties à l'extrême, rappellent d'autres lieux, celui par exemple

de *La Jetée* encore... où analepse et prolepse refusent - d'autant qu'elles se combinent en bande de Möbius - le temps linéaire du récit et ce pour l'amour du seul regard mouvant en sourire de ce film de Marker.

Et ne serait-ce pas le soupir du titre sinon le poème, que d'aucuns reconnaissent comme fragments de Saint John Perse - pour les autres le générique dit la source *Vents* et *Chroniques* - qui s'empare simplement en horizontales successives ou en un déroulant vertical pour apporter l'accalmie. Les ailes assombries n'y peuvent plus provoquer la peur, plus de récit mais le discours d'un « je » envers l'homme, et, pour qu'il se pose la question de l'homme. Du discours naît de ce

rassemblement inattendu de l'image, d'abord de crainte, et du poétique, qui re/font des signes, des images... qui font resurgir la question du mouvement y compris celui du réveil de la mémoire alors que du corps référentiel de l'oiseau ne restent que des traces de noir sur le blanc tels des idéogrammes. Y lire la provocation des images intérieures réclamées par le poète s'émouvant, attendant des réactions de l'homme : « quelqu'un au monde relèvera-t-il la voix ? ». Alors certes se glisse encore quelque peu l'angoisse... l'inquiétude essentielle qui fait de l'homme, celui qu'il ne faut pas perdre - l'homme.

Les heures et l'instant, Véronique SAPIN

Il y a du quotidien et pourtant pas, car le titre provoque l'interstice majeur : durée et instantanéité, multiple et unité.

Les nouvelles manières d'écriture de Véronique Sapin travaillent le grain de la vidéo comme on dit du grain de la voix ou du matériau... mais elles s'agrègent le souffle déréalisant voire quelque peu déstabilisant la quiète vision, de la musique originale - signée par F. Guiguet d'Oron. Cette sonorité creuse une



étrangeté même si vite le monde de l'enfance revient avec la démarche de petits pieds sur une plage, même si les mimiques de l'enfant jouant ou son corps à demi nu voire le jouet en peluche ou le rapport au père sont de l'ordre du tranquille.

Cependant les ombres portées de son corps sur le sable ou l'ombre du traitement d'image font plus que débouter une temporalité sans heurt. En effet, le temps s'y diversifie, celui du temps de tourner une cuillère dans une tasse, ou de la plongée descriptive de l'avancée du lapin mécanique, ou les pas en ralenti puis à reculons ou l'instant d'un regard adressé de femme à travers la brisure d'une vitre. Le parti pris de la petite action du quotidien - instant - est bousculé, il fait face à la répétition parfois annulée par le recul vidéo de la durée, ou à l'avancée vers l'homme pour lequel on prend le temps et qui reste de dos, ou il recule devant le saut du temps / des heures qui mène à l'enfant-le même ? - grandi, qui, immobile dans l'arrêt du moment avant de regarder, en empruntant le plan frontal de la femme, d'abord, par le biais d'un rétroviseur puis directement.

Arrêt de l'instant, du temps de l'œil vu et qui voit... mais imposant la nécessité de reprendre le début et la boucle...



Magnificat, Verena SCHAUKAL

Magnificat en amplitude musicale patrimoniale s'avère tout aussi dévastateur que l'animation de *Fromage Traditionnel*. Le paquet est de bonbons cette fois-ci... douceurs en papiers dorés de caramels durs dont l'image de la vache atteste du lait que la marque Lutti utilise pour sa fabrication.

Le champ est saturé par les bonbons à profusion quoique sagement posés les uns à côté des autres... les vaches broutent, une par bonbon, face à leur petit veau... le bruit de l'herbe mâchée suit leurs mouvements de gueule ainsi que leur queue... rien ne perturbe cet horizon toujours aussi propre... sinon une apparition sonore le *Magnificat* de Monteverdi qui arrête leur dégustation mais non leur participation au chant sacré puisque levant la tête, elles l'entonnent, imitées par le petit bovin ; du moins leur bouche suit le mouvement et cela jusqu'à la prochaine manducation.

Il suffit d'un mouvement aussi lent que la rumination des vaches pour dévaster et dans le sourire des habitudes d'écoute... religieuse.

Des Vidéos d'ici et d'ailleurs / L'Heure de *Traverse Vidéo* : Simone Dompeyre